

*sur la Poësie & sur la Peinture.*

mieux aux inconvéniens à venir. S'il m'arrive quelquefois d'y prendre le ton de Législateur, c'est par inadvertance, & non point parce que je me figure d'en avoir l'autorité.

---

SECTION I.

*De la nécessité d'être occupé pour fuir l'ennui, & de l'attrait que les mouvemens des passions ont pour les hommes.*

LES hommes n'ont aucun plaisir naturel qui ne soit le fruit du besoin, & c'est peut-être ce que Platon vouloit donner à concevoir, quand il a dit en son style allégorique, que l'Amour étoit né du mariage du besoin avec l'abondance. Que ceux qui composent un cours de Philosophie, nous exposent la sagesse des précautions que la Providence a voulu prendre, & quels moyens elle a choisi pour obliger les hommes par l'attrait du plaisir à pourvoir à leur propre conservation; il me suffit que cette vérité soit hors de contestation pour en faire la base de mes raisonnemens.

Plus le besoin est grand, plus le plaisir

fir d'y satisfaire est sensible. Dans les festins les plus délicieux, où l'on n'apporte qu'un appétit ordinaire, on ne sent pas un plaisir aussi vif que celui qu'on ressent en appaisant une faim véritable avec un repas grossier. L'art supplée mal à la nature, & tous les raffinemens ne sçauroient apprêter, pour ainsi dire, le plaisir aussi-bien que le besoin.

L'ame a ses besoins comme le corps, & l'un des plus grands besoins de l'homme, est celui d'avoir l'esprit occupé. L'ennui qui suit bientôt l'inaction de l'ame, est un mal si douloureux pour l'homme, qu'il entreprend souvent les travaux les plus pénibles, afin de s'épargner la peine d'en être tourmenté.

Il est facile de concevoir comment les travaux du corps, même ceux qui semblent demander le moins d'application, ne laissent pas d'occuper l'ame. Hors de ces occasions elle ne sçauroit être occupée qu'en deux manieres. Ou l'ame se livre aux impressions que les objets extérieurs font sur elle; & c'est ce qu'on appelle sentir: ou bien elle s'entretient elle-même par des spéculations sur des matieres, soit utiles, soit curieuses; & c'est ce qu'on appelle réfléchir & méditer.

L'ame trouve pénible, & même impraticable quelquefois, cette seconde maniere de s'occuper; principalement quand ce n'est pas un sentiment actuel ou récent qui est le sujet des réflexions. Il faut alors que l'ame fasse des efforts continuels pour suivre l'objet de son attention; & ces efforts rendus souvent infructueux par la disposition présente des organes du cerveau, n'aboutissent qu'à une contention vaine & stérile. Ou l'imagination trop allumée ne présente plus distinctement aucun objet, & une infinité d'idées sans liaison & sans rapport s'y succèdent tumultueusement l'une à l'autre; ou l'esprit las d'être tendu se relâche; & une rêverie morne & languissante, durant laquelle il ne jouit précisément d'aucun objet, est l'unique fruit des efforts qu'il a faits pour s'occuper lui-même. Il n'est personne qui n'ait éprouvé l'ennui de cet état où l'on n'a point la force de penser à rien, & la peine de cet autre état, où malgré soi l'on pense à trop de choses, sans pouvoir se fixer à son choix sur aucune en particulier. Peu de personnes mêmes sont assez heureuses pour n'éprouver que rarement un de ces deux états, & pour être ordinairement à elles-mêmes une

bonne compagnie. Un petit nombre peut apprendre cet art , qui pour me servir de l'expression d'Horace , fait vivre en amitié avec soi-même : *Quod te tibi reddat amicum*. Il faut , pour en être capable , avoir un certain tempérament d'humeurs , qui rend ceux qui l'apportent en naissant aussi obligez à la Providence que les fils aînez des Souverains. Il faut encore s'être appliqué dès la jeunesse à des études & à des occupations dont les travaux demandent beaucoup de méditation. Il faut que l'esprit ait contracté l'habitude de mettre en ordre ses idées & de penser sur ce qu'il lit ; car la lecture où l'esprit n'agit point , & qu'il ne soutient pas en faisant des réflexions sur ce qu'il lit , devient bientôt sujette à l'ennui. Mais à force d'exercer son imagination , on la dompte , & cette faculté renduë docile fait ce qu'on lui demande. On acquiert , à force de méditer , l'habitude de transporter à son gré sa pensée d'un objet sur un autre , où de la fixer sur un certain objet.

Cette conversation avec soi-même met ceux qui la sçavent faire à l'abri de l'état de langueur & de misere dont nous venons de parler. Mais , comme je l'ai dit , les personnes qu'un sang sans ai-

*sur la Poësie & sur la Peinture.* 9

greur & des humeurs sans venin ont prédestinées à une vie intérieure si douce, sont bien rares. La situation de leur esprit est même inconnue au commun des hommes, qui jugeant de ce que les autres doivent souffrir de la solitude, par ce qu'ils en souffrent eux-mêmes, pensent que la solitude est un mal douloureux pour tout le monde.

La première manière de s'occuper dont nous avons parlé, qui est celle de se livrer aux impressions que les objets étrangers font sur nous, est beaucoup plus facile. C'est l'unique ressource de la plupart des hommes contre l'ennui; & même les personnes qui savent s'occuper autrement sont obligées, pour ne point tomber dans la langueur qui suit la durée de la même occupation, de se prêter aux emplois & aux plaisirs du commun des hommes. Le changement de travail & de plaisir remet en mouvement les esprits qui commencent à s'appesantir: ce changement semble rendre à l'imagination épuisée une nouvelle vigueur.

Voilà pourquoi nous voyons les hommes s'embarasser de tant d'occupations vaines & d'affaires inutiles. Voilà ce qui les porte à courir avec tant d'ardeur

après ce qu'ils appellent leur plaisir, comme à se livrer à des passions dont ils connoissent les suites fâcheuses, même par leur propre expérience. L'inquiétude que les affaires causent, ni les mouvemens qu'elles demandent, ne sçauroient plaire aux hommes par eux-mêmes. Les passions qui leur donnent les joies les plus vives, leur causent aussi des peines durables & douloureuses; mais les hommes craignent encore plus l'ennui qui fuit l'inaction, & ils trouvent dans le mouvement des affaires & dans l'yvresse des passions une émotion qui les tient occupez. Les agitations qu'elles excitent, se réveillent encore durant la solitude; elles empêchent les hommes de se rencontrer tête à tête, pour ainsi dire, avec eux-mêmes sans être occupez, c'est-à-dire, de se trouver dans l'affliction ou dans l'ennui.

Quand les hommes dégoutez de ce qu'on appelle le monde prennent la résolution d'y renoncer, il est rare qu'ils puissent la tenir. Dès qu'ils ont connu l'inaction, si-tôt qu'ils ont comparé ce qu'ils souffroient par l'embarras des affaires & par l'inquiétude des passions, avec l'ennui de l'indolence, ils viennent à regretter l'état tumultueux dont ils

étoient si dégoûtez. On les accuse souvent à tort d'avoir fait parade d'une modération feinte, lorsqu'ils ont pris le parti de la retraite. Ils étoient alors de bonne foi ; mais comme l'agitation excessive leur a fait souhaiter une pleine tranquillité, un trop grand loisir leur fait regretter le tems où ils étoient toujours occupez. Les hommes sont encore plus légers qu'ils ne sont dissimulez ; & souvent ils ne sont coupables que d'inconstance, dans les occasions où l'on les accuse d'artifice.

Véritablement l'agitation où les passions nous tiennent, même durant la solitude, est si vive, que tout autre état est un état de langueur auprès de cette agitation. Ainsi nous courons par instinct après les objets qui peuvent exciter nos passions, quoique ces objets fassent sur nous des impressions qui nous coûtent souvent des nuits inquiètes & des journées douloureuses : mais les hommes en général souffrent encore plus à vivre sans passions, que les passions ne les font souffrir.